

# Vivre dans la crainte de Dieu au temps des Lumières (1709/1737), les enseignements du journal d'un curé de campagne

Malgré la Renaissance en Lorraine et la création de l'Université de Pont-à-Mousson fondée en 1572 par Charles III, Duc de Lorraine et de Bar, mais aussi la Réforme et la Contre-réforme, la crainte de Dieu et de l'Apocalypse se retrouvent jusqu'au 18<sup>e</sup> siècle, du moins dans le registre paroissial de Domèvre-en-Haye, qui nous apprend comment les ruraux appréhendent les catastrophes climatiques et comment le clergé tente d'adoucir les foudres divines par des rituels appropriés : prières collectives, processions et expositions des reliques des saints, etc.

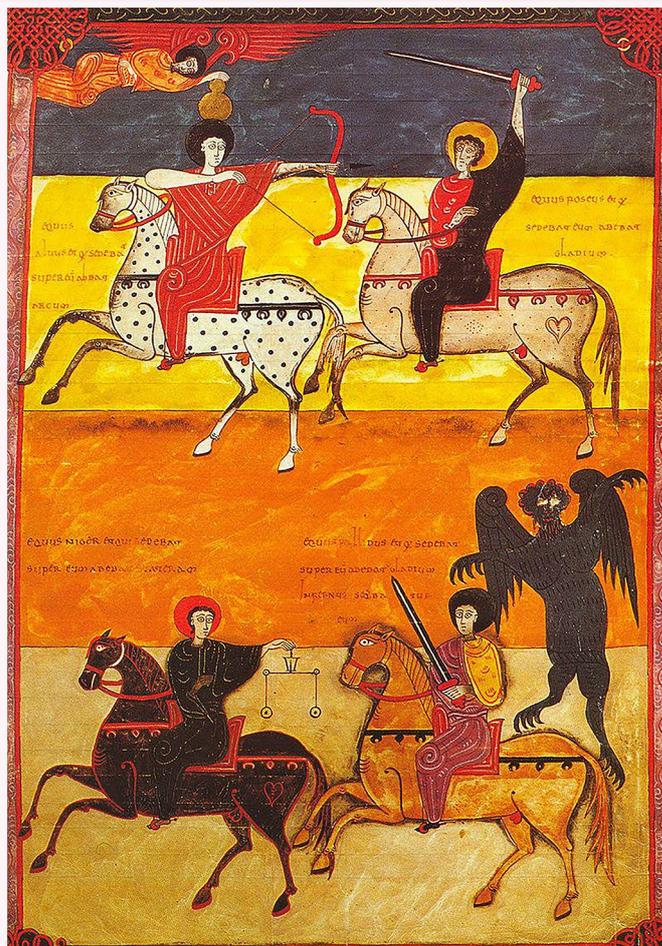
La pensée magique semble toujours présente, malgré les travaux scientifiques de plus en plus basés sur l'observation du monde réel.

Pour rappel voici les propos tenus dans l'Apocalypse selon saint Jean :

**Apocalypse 6.2** : « Je regardai et je vis apparaître un cheval blanc. Celui qui le montait avait un arc ; une couronne lui fut donnée et il partit en vainqueur et pour remporter la victoire. » Il s'agit probablement de l'Antéchrist, qui recevra l'autorité et vaincra tous ceux qui s'opposeront à lui. Il est l'imitateur fallacieux du Christ véritable, qui reviendra également sur un cheval blanc (Apocalypse 19.11-16).

**Apocalypse 6.4** : « Et un autre cheval, rouge feu, apparut. Celui qui le montait reçut le pouvoir d'enlever la paix de la terre afin que les hommes s'entretuent, et une grande épée lui fut donnée. » Il représente les terribles guerres qui vont éclater à la fin des temps.

**Apocalypse 6.5-6** : « Je regardai et je vis apparaître un cheval noir. Celui qui le montait tenait une balance à la main. Et j'entendis une voix dire, au milieu des quatre êtres vivants : « Une mesure de blé pour une pièce d'argent et trois mesures d'orge pour une pièce d'argent, mais ne touche pas à l'huile et au vin. » Le troisième cavalier fait référence à une grande famine qui aura lieu,



**Facundus, pour Ferdinand 1<sup>er</sup> de Castille et Léon et la reine Sancha, Les quatre cavaliers. Apoc.VI,1047, enluminure sur parchemin, 300x210 mm, Madrid, Biblioteca Nacional. Ms Vit.14.2, f°135**

vraisemblablement à cause des guerres provoquées par le deuxième cavalier.

**Apocalypse 6.8** : « Je regardai et je vis un cheval verdâtre. Celui qui le montait avait pour nom « la mort, » et le séjour des morts l'accompagnait. Ils reçurent le pouvoir, sur le quart de la terre, de faire mourir les hommes par l'épée, par la famine, par la peste et par les bêtes sauvages de la terre. » Il symbolise la mort et la dévastation et semble être

*une combinaison des trois premiers cavaliers. Le quatrième cavalier de l'Apocalypse apportera avec lui encore plus de guerres et de terribles famines, avec des plaies et de maladies épouvantables. Le plus extraordinaire, ou terrifiant, est que les quatre cavaliers de l'Apocalypse ne sont que les « précurseurs » des jugements ultérieurs de la Tribulation, qui seront encore bien pires (Apocalypse 8-9 et 16).*

Toutes les horreurs de l'Apocalypse ont été vécues par les Lorrains au 17<sup>e</sup> siècle, durant la Guerre de Trente ans (1630-1660). La Gloire, celle du Roi de France, la guerre avec ses malheurs, la disette et la famine suite à la présence des troupes et l'impossibilité de cultiver ses champs, et enfin la mort de tout un peuple, de toute une région.

Dans ce numéro spécial des Études toulouses sur la sorcellerie, parler des rituels magiques du clergé rural permet de situer les mentalités villageoises au 18<sup>e</sup> siècle. En effet, la religion officielle, le catholicisme, est la seule à pouvoir intercéder entre le divin et les hommes, pour le bien de ces derniers, à l'inverse des sorciers et des sorcières, qui eux provoquent épizooties, mauvaises récoltes et épidémies <sup>1</sup>.

Mis à mal par l'existence désormais installée de la religion réformée, le clergé catholique tente une contre-réforme et développe des actions de réhabilitation de

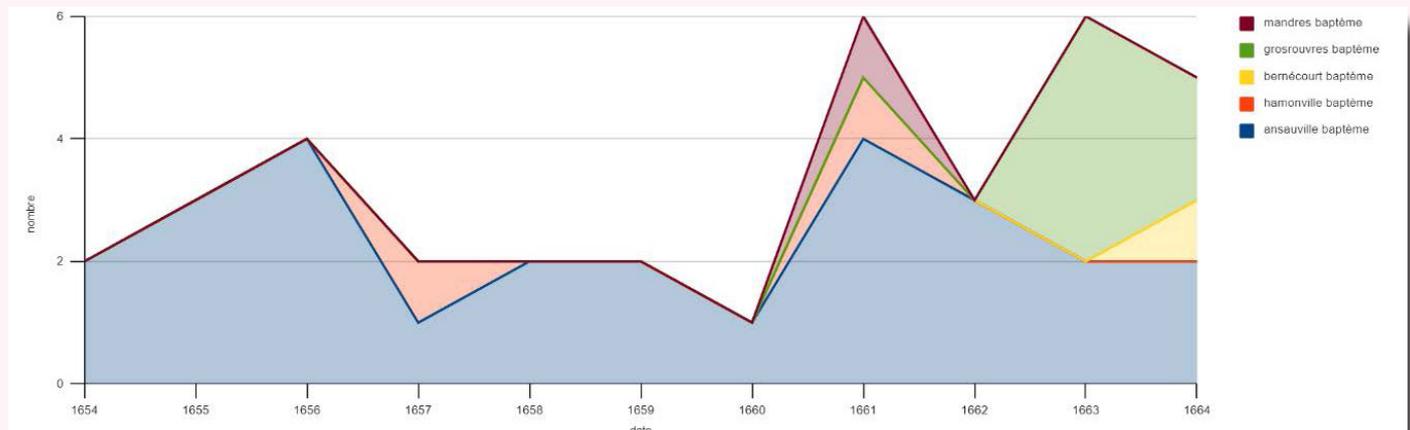
son image, avec la création d'ordres hospitaliers, dont la congrégation Notre-Dame de Pont-à-Mousson ; des petites écoles s'installent dans les campagnes et contribuent à l'alphabétisation des enfants de Lorraine ; on soigne la formation des clercs, tant au petit séminaire de Toul qu'à l'Université de Pont-à-Mousson.

Les documents cités, pour Hamonville et Domèvre-en-Haye, exposent le climat durant le 18<sup>e</sup> siècle. Il faut imaginer un monde vide d'hommes, qui panse encore les plaies de la Guerre de Trente ans, avec de nombreux villages toujours en ruine, sillonnés par des curés qui errent dans des lieux vides et prient pour l'âme des morts.

Les informations sur le climat et les rituels catholiques face aux aléas climatiques viennent de deux registres paroissiaux en ligne sur le site des archives départementales de Meurthe-et-Moselle, ceux d'Ansauville pour Hamonville et de Domèvre-en-Haye.

### LE REGISTRE D'ANSAUVILLE

Le registre conservé par Richard Cunibert de Saint-Richard, de Rambucourt en Woëvre, « âgé de 24 ans et 34 jours », lorsqu'il devient curé de Seicheprey le 3 avril 1638 est édifiant. Sa cure englobe les bourgs situés sur la route de Paris à Pont-à-Mousson proche du carrefour allant à Verdun. Cette cure dessert onze bourgs <sup>2 et 3</sup>.



### *Baptêmes (cumulés) célébrés par le curé d'Ansauville (1654-1664)*

1. La sorcellerie se définit, selon le dictionnaire Larousse par : « 1. Pratique magique en vue d'exercer une action, généralement néfaste, sur un être humain (sort, envoûtement, possession), sur des animaux ou des plantes (maladies du bétail, mauvaises récoltes, etc.). 2. Croyance qui prévaut dans certaines sociétés ou groupes sociaux, selon laquelle certaines catégories de malheurs peuvent être attribuées à l'action malveillante et invisible d'individus. 3. Familier. Manifestation, événement

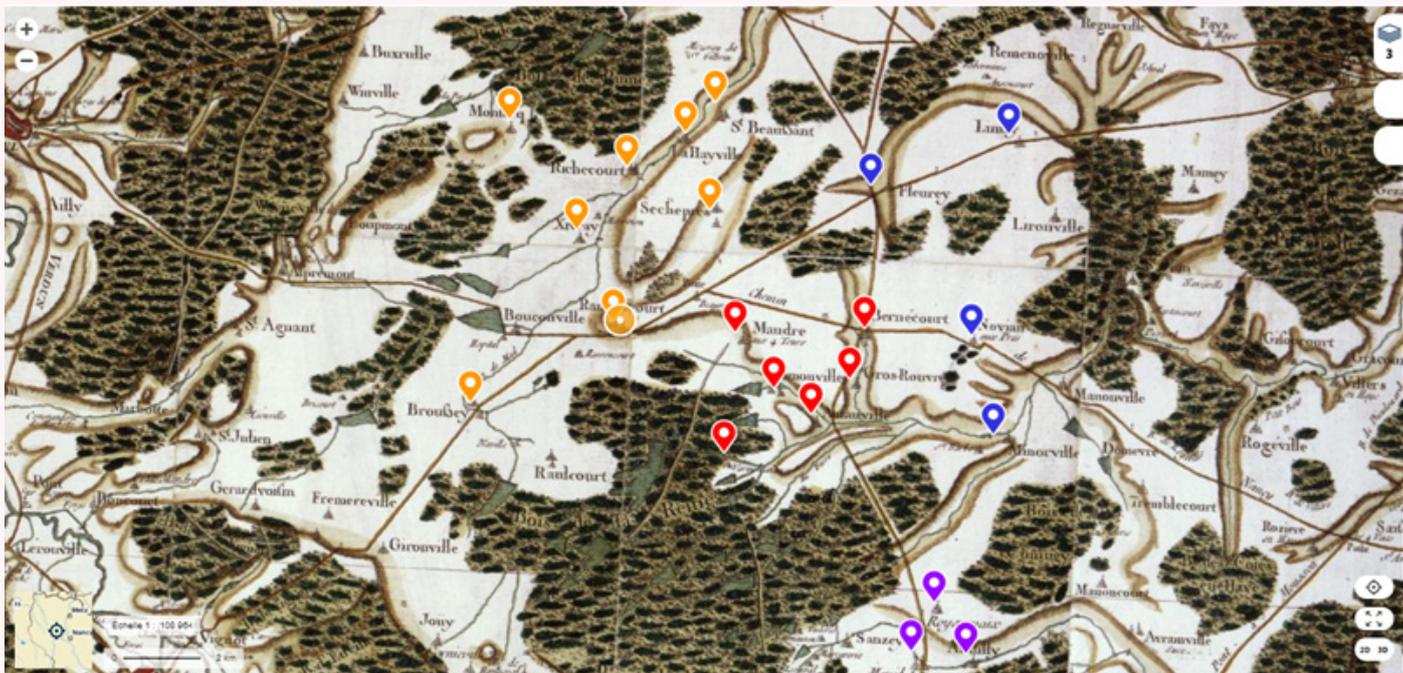
extraordinaire d'origine mystérieuse qui semblent relever de pratiques magiques, de forces surnaturelles. »

2. Archives en ligne, 5 MI 19/RI, Ansauville, Archives départementales de Meurthe-et-Moselle.

3. Les villages sont : Essey (et Maizerais), Lahayville (et Marvoisin), Montsec, Rambucourt, Richecourt, Saint-Baussant, Seicheprey, Xivray, Broussey et Bouconville.

Entre 1638 et 1655, durant 18 années, seuls 98 baptêmes sont célébrés, ainsi que 28 mariages, principalement de veufs. Les décès sont perdus. Le 16 mai 1654, ce prêtre est promu à la cure d'Ansauville et est remplacé dans ses fonctions à Rambucourt ; après le 28 janvier 1655, il est curé d'Ansauville, Hamonville, Grosrouvres, Mandres-aux-quatre-Tours, Bouconville et de la cens de Varin-

Chanot. En neuf ans, il y baptise 29 enfants et enterre 15 personnes. Parfois, il précise les causes de la mort : un chancre dans la gorge (1661), une violente toux et des vomissements (1662), le meurtre d'un jeune noble français par un garçon à marier de la région (1663) <sup>4</sup>, trois maladies (1663).



**Carte des paroisses desservies par les curés d'Ansauville, de Noviant-aux-Prés et d'Andilly entre 1640 et 1670, dressée sur fond de carte de Cassini, Geoportail.**

*Sources : registres paroissiaux desdits villages, archives départementales de Meurthe-et-Moselle en ligne.*

Au regard de ce document, il apparaît que la vaste plaine de la Woëvre, entre Meuse et Moselle, est vide. Manonville, autre village pour lequel existe un registre paroissial ancien, en est un exemple.

Cinquante années se sont passées entre la fin de la Guerre de Trente ans et les propos du curé d'Ansauville officiant pour la paroisse d'Hamonville. Le grand hiver 1709/1710 n'est pas mortel en soi, sauf pour les plus pauvres et les jeunes enfants, moins résistants que le reste de la population. Cependant, il cause des dégâts importants dans les campagnes.

4. 5 MI 19/RI, Ansauville, Archives en livre, Archives départementales de Meurthe-et-Moselle. « Le premier de février 1663, le Sieur Jean Philippe de la Lance, sieur de Morainvillier, en partie et cavalier pour le roi de France, étant de quartier d'hiver à Grosrouvres, jeune fils à marier fût tué, à Grosrouvres ; soudainement démasqué par François Glay,

Dans ce texte, on lit comment le pouvoir ducal lutte contre le risque de disette ou de famine. Une mauvaise récolte signifie en effet de devoir choisir entre manger à sa faim durant l'année ou pouvoir ensemer les champs l'année suivante.

En achetant sur le marché international des semences pour l'année suivante et en protégeant les récoltes de l'année en cours, on tente d'épargner la mort aux populations. Le pouvoir laïc dispose d'outils pour gérer les crises frumentaires.

*« L'année 1709, il y a eu un hiver fâcheux (...), il s'y (fit) extraordinairement froid que les blés*

jeune fils aussi à marier dans la maison de Jean Closmand à Ansauville et ayant été reconduit honorablement audit Grosrouvres, il y fût enterré dans la nef de l'église et les poursuites faites contre ledit Glay par le Sieur de Morainvillier père. »

ensemencés ont été gelés et presque entièrement perdus, en sorte que les blés étaient d'une cherté et rareté épouvantables, à peine si on pouvait en avoir à 10 écus. (il a été fait) interdiction de manger les semences exportées. Tout le monde était obligé de manger de l'orge et de l'avoine qui était d'un prix exorbitant, avec la disette des grains, on ne fit point de vendange et on cueillit fort peu de fruits, parce que les arbres furent gelés, notamment tous les noyers jusqu'aux plus gros et les pruniers et grande quantité de cerisiers »



Paysage d'hiver de Joos II de Momper (1615) au musée des Beaux-Arts et d'archéologie de Châlons-en-Champagne (Photo DR, Ville de Châlons-en-Champagne)

<https://www.pop.culture.gouv.fr/notice/joconde/03070000056>

À compter de cette date, le climat devient instable, avec des gelées tardives, des phénomènes extraordinaires et des pluies gâtant les moissons. De nouvelles calamités s'abattent alors sur la Lorraine. Le curé de Domèvre-en-Haye observe le climat et les événements de son siècle entre 1723 et 1738.

#### RITUELS MAGIQUES DU CURÉ DE DOMÈVRE-EN-HAYE <sup>5</sup>

Domèvre-en-Haye est abandonné durant la Guerre de Trente ans. Le village se repeuple à la fin du 17<sup>e</sup> siècle. Pierre Tailly, fils de Joseph de Noviant, y installe une entreprise de maçonnerie et emploie des maçons « allemands », Tyroliens pour la plupart, dont Jean Brasse, qui épouse la veuve de François dit Lafleur,

5. Registre paroissial de Domèvre-en-Haye, 5 Mi 159/R1, pp 96-99, AD54. Le prêtre et curé Thomas a noté toutes les informations qui lui semblaient importantes sur le climat lorrain, ainsi que les différentes étapes du voyage d'Elisabeth

tailleur d'habit. Le village prospère et son économie diffère de celle des villages de la plaine. Sur ses coteaux pousse la vigne.

Entre 1723 et 1738, le curé de Domèvre-en-Haye prend des notes, riches d'enseignements sur le climat local, mais aussi sur les mentalités de ses ouailles.

En 1723, une grande sécheresse affecte plus particulièrement la nourriture du bétail ; mais la récolte de blé est bonne ; l'hiver 1723/1724 est doux et permet de faire paître les bêtes aux prés. On apprend également que la forêt supplée aux besoins des porcs en cas de manque d'orge et d'avoine.

« L'été de l'an 1723 a été fort chaud et fort sec, ce qui a été cause, que les fourrages ont été fort rares et qu'il y a eu très peu de marsages particulièrement dans les gros terroirs parce que les laboureurs n'ont pu semer et parce que le peu qu'on a semé, n'a pu lever. Les gelées qu'il fit tous les matins au mois de mai sans excepter un jour, n'ont pas nui excepté à la pousse des herbes des prés. Si on n'a point eu de marsages, on eut des blés en grande quantité, beaux et bons, ce qui a fourni de l'argent aux laboureurs pour acheter des orges et avoines pour semer l'année suivante.

Les vendanges ont été médiocres, mais le vin bon ; on a eu beaucoup de peine de moudre, tout l'été.

Les laboureurs et ceux qui avaient beaucoup de bétail se sont défaits de bonne heure de leurs vieilles bêtes, crainte des fourrages ; si l'hiver effectivement avait (?) été rude, il en serait péri infailliblement grand nombre et très grand nombre par la disette des fourrages. Heureusement, l'hiver ne fut point rude, au contraire, très avantageux, pour le bétail, qui n'a pas manqué un jour d'aller au champ pâturer presque depuis le matin jusqu'au soir. On n'eut pas de tout l'hiver un jour de gelée, excepté trois jours aux avants et deux ou trois matinées pendant le cours de l'hiver.

On n'eut pas seulement un plat (?) de neige de tout l'hiver. La première neige qui tomba, fut le 24 février 1724 et le 26. Elle tomba de bonne grâce,

Thérèse de Lorraine pour son mariage avec le Roi de Sardaigne ; on peut ainsi connaître le trajet entre la Lorraine et Chambéry.

*en sorte que l'ont eut dit que l'hiver commençait au bout de trois ou quatre jours, le tout se tourna en pluie. Il y a eu quantité de glands, partout, ce qui a heureusement suppléé par défaut d'orge et d'avoine pour graisser les porcs.*

*Nous aurions eu dès le mois de janvier des fleurs dans nos jardins pour... nos autels. Les artichauts ont crû et se sont tenus verts tout l'hiver sans être couverts. »*

En 1724, les vendanges sont bonnes, mais les moissons médiocres pour le blé, bonnes pour l'orge et « petite » pour l'avoine. Mais le temps se gâte en 1725. La sécheresse menace les villages de la famine. Au point que le curé se doit d'intercéder auprès de Dieu pour que la pluie arrive. Mais ces prières ont été trop bien entendues ; les pluies sont trop abondantes et pourrissent les moissons. Les processions et prières publiques n'y font rien, pas plus que l'exposition des châsses des saints. Dieu ne fait pas revenir le beau temps. Durant l'hiver, les abeilles meurent de faim dans leurs ruches. Même les vendanges sont médiocres, grains de raisin trop petits et vin de moindre qualité.

*« L'hiver de 1724 et 1725 s'est passé sans avoir eu qu'un jour de gelée et un jour de neige ; l'hiver a paru vouloir commencer avec le mois de février pendant lequel on n'a pas manqué une nuitée, d'avoir de la gelée ; mais du très beau jour, ce qui a continué jusqu'au vingt-deux mars ; excepté que l'on a eu pendant tout le temps, une journée de neige et du grand froid. Le vingt-deux mars les nuitées ont commencé à être (?) fort douces aussi bien que les jours, et fort agréables. La vendange de 1724 a été abondante, la récolte en blé fort médiocre, en orge bonne, et avoine petite.*

*Le printemps de cette année 1725 a été si sec, qu'il a fallu faire des prières publiques, partout, et exposer les châsses des saints (patrons) à la vénération des fidèles pour obtenir de la pluie. Les terres étaient si sèches que les marsages<sup>6</sup> ne pouvaient lever ni les prairies pousser d'herbe.*

*Dès le commencement de mai on eut de la pluie, mais trop, car elles continuèrent jusqu'au cinq septembre, et il fallut faire de nouveau, des processions, des prières publiques, et exposer les châsses des saints, pour obtenir de Dieu du beau temps.*

6. Les marsages sont les terres ensemencées en blé, orge et avoine.

*Malgré des pluies continuelles, on eut cette année, la plus belle moisson en blé, que l'on ait vu d'yeux d'hommes ; pour ce qui est de l'abondance : mais cette moisson si abondante fut perdue en partie ; parce qu'elle germa, et sur pied, (?) les laboureurs ne pouvant avoir un jour entier de beau temps. La moisson des orges, et avoines, fut passablement bonne (...) un temps charmant (?) qui avait leurs profits (...). et réjouit les vigneron. Si les raisins qui étaient (...) moyens gros (...). Le raisin au commencement, de septembre était encore en verger (?). Et les grains, pas plus gros que des petits pois.*

*Les vendanges ont été toutes modiques partout ; presque rien en beaucoup d'endroits. Les mouches à miel (...) elles (sont) toutes mortes faute de nourriture.*

*Le mois de septembre fut si propre, si beau, et si chaud, aussi bien par celui d'octobre, que l'on vendangea le quinzième dudit octobre. On n'a fait cette année que de la piquette. »*

1726, le climat est clément et les récoltes sont bonnes. Les nuages de la famine s'éloignent et l'espoir revient.

*« L'été de 1726 a été des plus beaux, et des plus chauds, on n'a pas eu une goutte de pluie, cet été que par des nuées, mais si à propos que les biens de la terre ont tous bien réussi.*

*On n'a pas eu abondance du blé, mais le blé était très bon, et bien conditionné, les moissons étaient faites partout, pour le 3<sup>e</sup> août. Les orges et les avoines étaient en abondance.*

*Il y a eu aussi très peu de raisin, puisque les bois de la vigne, n'auraient pas mûri, l'année précédente, à cause des pluies continuelles, mais le raisin était très beau, on a eu du jus dès septembre et bon.*

*Les mouches à miel ont fait merveille, le malheur est qu'il n'y en était très peu restées ; ceux qui pendant l'hiver précédent, leur avait donné à manger, et par ce moyen en avait sauvé quelques unes, y ont bien profité. »*

En 1727, les villages des Côtes semblent bénéficier des avantages conférés par la viticulture. Le curé de Domèvre-en-Haye a connaissance des difficultés agricoles de la plaine de la Woëvre (dans les grandes paroisses) où la famine règne. Nous verrons les difficultés de ces villages à travers le jugement du 7 avril 1727 à Minorville, où sévit une épizootie.

« L'année 1727 a été une année de bénédiction. Elle a commencé par le jubilé que le pape Benoît XIII, nous a donné aux fêtes de Pâques, lequel a duré deux mois, tout le monde consterné par la misère causée, par les années précédentes, à faire (...) **beaucoup de dévotions.**

Les moissons ont été très abondantes, et de très bonne heure, ce qui a été d'un très grand secours, **car les plus grandes paroisses mouraient de faim** ; les mouches à miel ont très bien réussi ; les vendanges ont été toutes bonnes, en quantité et en qualité, tout le monde a rempli ses caves qui étaient grandement vides ; peu de personnes pouvaient se vanter d'avoir du vin vieux, aux vendanges.

En 1727, à Domèvre en Haye, tout va bien ; mais il semblerait qu'en d'autres endroits la famine règne « dans les grandes paroisses ».

En 1728, ce sont les chenilles et la vermine qui attaquent les arbres. 1729 voit la mort de Léopold 1er, le départ de la régente de Lorraine, qui se retire à Commercy pendant que Stanislas Leszczinsky s'installe à Lunéville. Des passages de troupes sont à prévoir.

« L'hiver de 1728 à 1729 a été très long et très vigoureux. Il a anticipé sur l'automne et a poussé jusque dans le printemps en sorte que les charrues n'ont pu se mettre en campagne avant les dix mars ; et le froid qui était tout vif n'a cessé qu'avec les mois de mars les vingt-cinq, vingt-six, vingt-sept de ce mois, encore quantité de neige ; jusqu'à lors tout paraissait mort, à la campagne, jusqu'aux oiseaux, qui n'avaient pas encore pas un y donné aucun ramage.

Les laboureurs eurent cependant grande facilité pour leurs labeurs, les terres se laissaient cultiver à plaisir, de même que les vignes.

Le mois de mai fut fort triste, jusqu'au vingt-six par les pluies, et froidures, cependant point de gelée, la chaleur et le beau temps succéda, ce qui réjouit beaucoup on voit croître les biens de la terre à plaisir.

Mort de SAR Léopold 1<sup>er</sup>. Ce grand prince est mort dans son château de Lunéville, le 27<sup>e</sup> mars 1729, âgé de cinquante ans ; son corps fut transporté le 29<sup>e</sup> du même mois dans l'église du Noviciat des Jésuites à Nancy, où il fut mis en dépôt, d'où il fut transporté le 7<sup>e</sup> juin suivant, dans l'église des

pères Cordeliers, de la même ville, avec toute la pompe et la magnificence possible. Une pleurésie l'a emporté, le sixième jour, requiem in pace.

L'on dit communément, que ce sont les pluies du mois de mai, qui engendrent les chenilles, les vermines champêtres ; le mois de mai de mil sept cent trente a été sans pluie, et jamais, on a tant vu de ces animaux, plus on en détruisait, plus il y en avait, et cela tout l'été, juché sur les arbres, et les fruits ont pâti. »

Enfin, en 1734, la Moselle connaît une crue séculaire ; la ville de Pont-à-Mousson est mise « sens dessus-dessous » par la rivière déchaînée. Les morts sortent de leurs tombes.

« Le septième juillet 1734, il y eut un débordement d'eau si subit et si abondant qu'on n'eut gros le temps de tirer des prés les voitures de foin et qui étaient chargées ; elles étaient sorties de leurs maisons pour aller à la **messe à cinq heures du matin**, qu'à leur retour ils eurent peine de rentrer dans leurs maisons. Et par le Pont-à-Mousson. et cela sans autre pluie, qu'une assez médiocre qui dura seulement pendant trente-huit heures.

Dans plusieurs rues de ladite ville, les bourgeois n'eurent le temps que du secourir (?) dans les chambres hautes ou dans leurs greniers, sans avoir le temps de rien emporter en sorte que plusieurs personnes charitables allaient de rues en rues en bateaux, porter du pain à ces personnes sans quoi elles auraient beaucoup souffert de la faim et peut être plusieurs seraient périées.

La ville du Pont paraissait au milieu d'une mer les eaux de la Moselle y entraient de toute part, surtout par la porte à Maidières qu'il fallut fermer et renforcer de bonnes pièces en bois, après avoir rompu le pont qui est au-devant, sans quoi les maisons qui sont sur les premières rues voisines auraient été renversées.

On allait en bateaux par toute la ville, excepté un peu sur le haut de la place ; où tout ceux qui avoient des chevaux les sauvaient. Heureusement que les troupeaux étaient déjà sortis pour aller aux champs, sans quoi ils seraient périés, ils gagnèrent les hauteurs, et ne rentrèrent à la ville qu'après plusieurs jours.

Les tombes (des) églises s'enfuirent, les ossements des morts sortaient des tombeaux par la violence des eaux qui y entraient et qui sortaient de terre. Cela faisait horreur.

Il fallait prendre des bateaux pour entrer dans les églises et aller par ces voitures jusqu'aux tabernacles pour en enlever les sts ciboires.

Il n'y resta que peu d'églises où l'on put faire le service ; les paroisses furent abandonnées pendant longtemps, celle de st Laurent faisait le service aux Antonistes ; Ste Croix en rue aux Annonciades...

On n'a jamais vu ni ouï parler d'une chose pareille, depuis le déluge ; on crut que l'en avait un second, cela causa bien des maux le long des minières et dans le plat pays, **on a cherché la cause de tout cela, sans en avoir pu trouver la moindre.** Cela était sur les autres rivières comme sur la Moselle. »

Après la mort de Léopold 1<sup>er</sup>, son fils François épouse l'archiduchesse Marie-Thérèse d'Autriche et Stanislas devient duc de Lorraine en 1737. Elisabeth Thérèse de Lorraine, sa fille, est demandée en mariage par Charles Emmanuel de Sardaigne de la maison de Savoie.

« L'an mil sept cent trente-six le douze février le mariage de son altesse royale le prince François duc de Lorraine et de Bar... se célébra à Vienne en Autriche avec la sérénissime princesse archiduchesse Marie-Thérèse d'Autriche, fille aînée de l'empereur Charles.

L'an mil sept cent trente-sept, le huit février, le baron de Mecrek maréchal de la cour du roi de Pologne Stanislas premier prit possession du duché de Bar tant au nom de sa majesté, que du roi de France Louis quinze.

La cérémonie du mariage de la sérénissime princesse Elizabeth-Thérèse de lorraine, avec le roi de Sardaigne représenté par le prince de Carignon, s'est faite à Lunéville le 5 du mois de mars mil sept cent trente-sept avec toute la pompe et la magnificence possible.

Sa majesté partit peu de jours après pour Chambéry où le Roi de Sardaigne se rendra de Turin afin d'y attendre sa future épouse ; elle a pris la route que voici. Son altesse royale Madame la Duchesse de Lorraine douairière partit pour se rendre à Commercy d'abord après la célébration

du mariage de madame sa fille parce que le roi Stanislas devait venir faire sa résidence à Lunéville au commencement d'avril.

De Lunéville à Nancy	5.	Sejour.
De Nancy à Metz	3.	
De Metz à Ligny	4.	
De Ligny à Bouillon	6.	
De Bouillon à Longwy	6.	sejour.
De Longwy à Prottoy	4.	
De Prottoy à Trichâteau	4.	
De Trichâteau à Dijon	5.	sejour.
De Dijon à Meud	5.	
De Meud à Beaune	3.	
De Beaune à Châlons	6.	sejour.
De Châlons à Tournai	6.	
De Tournai à Mâcon	5.	sejour.
De Mâcon à Villefranche	6.	
De Villefranche à Lion	6.	sejour.
De Lion à Bourgoin	6.	
De Bourgoin à Pombourvaux	6.	
De Pombourvaux à Chambéry	8.	

Suivit la prise de possession de la Lorraine qui fut enfin remise le vingt-et-un mars 1737 (A MEIRS) majesté polonoise et très chrétienne ;

Dieu soit béni et loué, baisons sa main puissante, soumettons-nous à sa divine providence et laissons à sa justice, les auteurs d'un changement aussi rare, aussi inouï et aussi inespéré, mihi vindicta et ego renibuam dicit dominus. »

La passation des pouvoirs étant faite, la régente partie à Commercy et ses enfants, qui en Autriche, qui à Turin, le règne de Stanislas Leszczynski commence par une mauvaise année climatique. Une nouvelle fois, il faut implorer la clémence de Dieu durant toute une journée et une nuit, pour que la gelée cesse. Et le miracle se produit. Malgré le froid, les récoltes ne semblent pas obérées.

« L'an mil sept cent trente-huit, la nuit du premier jour de mai au second, il y eut une gelée si forte et si considérable, qu'à dix heures du soir il y avait déjà de la glace ; l'épaisseur d'un écu ; Les boues étaient gelées à la ville et à la campagne, comme au cœur de l'hiver ; on avait tout perdu particulièrement les vignes et les mausttés (?).

**On commença à sonner toutes les cloches en volées, tout le monde, dans une grande consternation, la plupart les larmes aux yeux, mais toute la douleur dans le cœur, courut à l'église prier, la plupart des messieurs les curés, à la tête de leurs paroissiens**

*faisaient des processions dans les campagnes, priant, chantant les litanies des saints, les sept psaumes pénitentiels ; dès minuit on commence à célébrer les saints mystères ; à faire des exhortations aux peuples qui remplissaient les paroissiens, comme aux fêtes les plus solennelles ; on passa la nuit dans ces saints exercices.*

*Les peuples qui avaient été aux processions et qui avaient rapporté des ceps de vignes et des nouettes, les froissant dans leurs mains, les mettaient en poudre comme du tabac, tout paraissait (?) brûlé à la campagne.*

*Mais le matin, par un bonheur qui tient du miracle, les peuples après la levée du soleil étant allés voir leurs héritages et faire les visites rapportèrent que, Dieu merci, les maux n'étaient si grands de beaucoup que l'on aurait lieu de craindre, et que l'on espérait encore (...) demi-année ; en effet il y eut même dans beaucoup d'endroits plus, dans d'autres un peu moins, ceux qui furent les plus chassés (châtiés ?) furent les peuples du Barrois, mais ils le furent extraordinairement.*

*Le second mai en passa en giboulée, des neiges, du grésil, de temps en temps, qui faisaient craindre beaucoup pour la nuitée suivante ; le troisième jour se passe de même, mais sans aucun mauvais effet ce qui est sans doute un effet particulier, de la **divine miséricorde, qui a écouté les prières de ses enfants. Et qui a vu la contrition de plusieurs sur leurs péchés, causes de tous maux.** Il faut remarquer que les deux années précédentes immédiatement on avait été gelés quoique ces gelées ayant été moins fortes. De plus des deux tiers, elles auraient causé plus de mal.*

*Après tout cela cependant le vin... se vendait à la vendange de cette année mil sept cent trente-huit, que sept livres sept livres dix, huit livres, le meilleur, on en avait du bon, pour cinq à six livres. »*

À travers ce texte, on entre dans le monde magique, du moins tel que le conçoit le curé de Domèvre-en-Haye, qui entraîne avec lui la foule des paysans, dépendant pour leurs récoltes et leur survie des bonnes récoltes de

céréales et d'une vendange, à défaut d'être abondante, de qualité. En effet, les conséquences des mauvaises récoltes sont terribles dans le monde rural, mais aussi dans les villes, qui dépendent pour leur approvisionnement des campagnes proches.

#### DISETTES, FAMINES ET ÉPIDÉMIES

Une petite récolte signifie disette, éventuellement famine ; une bonne récolte humide engendre des maladies liées au stockage des grains. En croisant les dires du curé de Domèvre-en-Haye et le registre des causes de Minorville, on constate qu'en 1724, la municipalité met en place un bureau pour les pauvres. On signale également une épidémie de choléra en Lorraine en 1724 et 1726, que rapporte l'ouvrage de médecine du Docteur Buch'Hoz<sup>7</sup>.

L'autre conséquence des mauvaises récoltes, après la disette et la famine, c'est la mort parfois des enfants les plus jeunes et des adultes dans la force de l'âge, certains ayant des enfants mineurs. C'est alors que le système successoral et la coutume fragilisent les ménages.

En effet, dans les régions égalitaires du Barrois, pour protéger les biens des mineurs orphelins, il est procédé dans les jours suivant le décès de leur parent (ou grand-parent parfois) à un inventaire de l'ensemble des biens meubles, immeubles et dettes actives et passives. Si ces dernières l'emportent, il faut alors vendre des biens par adjudication à la criée. Les ménages peuvent alors sombrer dans la misère et perdre outils de production, maison le plus souvent et terres parfois.

Si le récit du curé de Domèvre-en-Haye s'arrête en 1737, il est possible a posteriori de prévoir de nouvelles difficultés pour la Lorraine et le Barrois, notamment une épidémie régionale importante en 1733/1734 et à l'échelle du royaume de France celle de 1749/1750.

Les archives de la Chambre des Comptes de Lorraine sont fort intéressantes pour tracer ces épisodes malheureux, auxquels les « peuples » sont confrontés, sans trop de solutions, malgré une gestion ducal des crises plutôt volontariste et bienveillante.

Laurence JOIGNON

7. Buch'Hoz, Pierre-Joseph, Médecine pratique et moderne, appuyée sur l'observation, recueillie d'après les ouvrages de feu M. Marquet... et de plusieurs autres médecins célèbres,

mise en ordre par M Buc'Hoz, son gendre ... et augmentée de plusieurs de ses observations, Paris, 1782-1785, Choléra, tome 1, pp 191-193.